

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



PEZERIL Charlotte, 2008, *Islam, mysticisme et marginalité : les Baay Faal du Sénégal*. L'Harmattan, coll. Anthropologie critique. Paris, 320 p., bibliogr., gloss. (Cécile Campergue)

C'est une communauté religieuse méconnue ou presque que Charlotte Pezeril sort du silence académique dans sa thèse en anthropologie dont le présent ouvrage est issu. Sous la direction de Jean Copans, spécialiste connu de la confrérie mouride du Sénégal, Charlotte Pezeril réalise une étude conséquente et bien documentée sur une communauté mouride originale, les Baay Faal du Sénégal, en marge de l'islam traditionnel. Le mouridisme a été fondé par le Cheikh Amadou Bamba (1853-1927) et il est issu du soufisme (courant mystique de l'islam, minoritaire et contesté), représenté au Sénégal par des confréries et l'intermédiation maraboutique (p. 13). Les Baay Faal représentent entre 300 000 et 500 000 personnes sur trois millions de Mourides. Il s'agit d'un groupe marginalisé, et l'objectif de l'ouvrage est d'en comprendre l'origine et le fonctionnement.

L'auteure est née à Dakar où elle a passé quinze ans de sa vie, avant de gagner son pays, la France. Dans la première partie consacrée au cadre et au développement de l'enquête, elle relate ses souvenirs d'enfance et décrypte finement la genèse de son objet. Elle évoque tout à tour les méthodes employées, ses différents terrains (son mémoire de DEA sur la relation marabout-disciple dans la confrérie mouride), son statut de blanche (*toubab*), de femme, les difficultés rencontrées, son « associé sur le terrain », la solitude, etc. (p. 34-36). C'est un long récit réflexif dont certains développements auraient pu être abrégés. On y apprend que l'ethnologue a mobilisé plusieurs cercles d'enquêtes correspondant à plusieurs zones géographiques et que la communauté Baay Faal est diverse, hiérarchisée, souvent cloisonnée suivant le sexe et qu'il s'agit d'une communauté essentiellement masculine (p. 62).

La deuxième partie se consacre à la genèse de la communauté. À l'aide de différentes sources provenant des colons mais surtout des Mourides, l'ethnologue retrace l'historique des Baay Faal, dont le fondateur, Cheikh Ibra Fall, est considéré comme le « disciple exemplaire » du fondateur du mouridisme (p. 76). Dans le mouridisme, les piliers coraniques sont relayés au second rang, après le travail, ce qui n'implique pas la non-connaissance du Coran chez les Baay Faal. Au Sénégal, le mouridisme concentre les critiques et il existe une confusion entre Mourides et Baay Faal. Pour autant, ces deux voies sont liées car elles œuvrent toutes deux pour le service d'un homme saint. Les Baay Faal vont pleinement se distinguer avec l'instauration d'un khalifat ; l'institutionnalisation de leur communauté va leur offrir de la visibilité et également les marginaliser. Ils se différencient ainsi, par exemple, par leur tenue vestimentaire (vêtement large, ceinture, tunique mi-longue, tresse, etc.). Si les Baay Faal ont été étiquetés comme marginaux à partir des années 1950, l'auteure souligne que la communauté n'a jamais été condamnée par la hiérarchie et qu'elle reste liée au reste de la confrérie mouride. L'élément majeur de la marginalisation est la transgression, notamment celle des cinq prières quotidiennes (p. 125).

La troisième partie évoque l'expérience Baay Faal et souligne que cette voie n'est pas une simplification du mouridisme. Les principes fondateurs sont la foi, la soumission et l'action. Les Baay Faal doivent respecter aveuglément le *ndigël* (ordre et recommandation) du marabout et la soumission stricte au maître est centrale. Les prières comme le *sikar*, sont une sorte de compensation du non-respect des cinq prières musulmanes; la recherche est personnelle malgré les rites communautaires. Charlotte Pezeril note qu'au-delà des liens hiérarchiques découlant du pouvoir maraboutique, «le chemin de la voie religieuse est ce qui détermine, à la base, la hiérarchisation des disciples» (p. 159). Le travail pour le marabout est omniprésent. L'expérience Baay Faal passe par des espaces de socialisation, les *daara*, lieu de vie communautaire rural ou urbain où vivent majoritairement des hommes pendant plusieurs années. Le *daara* est un «passage presque initiatique pour les Baay Faal» (p. 157). La vie communautaire dans cette structure (éducative religieuse et sociale) privilégie la pratique et les conditions de vie y sont souvent sommaires, l'expérience devant être formatrice pour le Baay Faal pour qui «l'homme doit accepter tout ce qui lui arrive» (p. 171). On retrouve l'institutionnalisation du don au marabout et comme tout marabout est aussi disciple, les dons suivent une logique hiérarchique. La place des femmes est évoquée sur quelques pages et témoigne de l'incontestable domination religieuse masculine. Néanmoins, si certaines sont actives et respectées, pour la majorité des Baay Faal, la femme ne peut accéder seule au paradis (p. 183).

La quatrième partie («Globalisation, fragmentation et conflits») est peut-être la partie la plus inachevée. L'auteur y analyse les défis de la communauté Baay Faal, les risques de fragmentation, les conflits d'autorité, etc. Ces dernières années, elle a observé de nombreux changements, notamment dans les multiplications des trajectoires religieuses et la compétition entre les confréries. Mais concernant la globalisation, le lecteur s'attend à trouver des informations concrètes sur les Baay Faal hors du Sénégal, informations qu'il ne trouvera pas.

Si la fascination pour les Baay Faal est évidente, l'ouvrage dépeint avec beaucoup de force et de rigueur la réalité de cette communauté religieuse sénégalaise. Par là-même, nous ne pouvons qu'en recommander sa lecture.

Cécile Campergue
Centre de recherches et d'études anthropologiques
Université Lumière-Lyon 2, Bron, France